

tait changé en France, qu'il n'y avait qu'un Français de plus ; il accueillit les mémoires que je lui présentai sur la rive gauche du Rhin ; il m'engagea à prendre de l'emploi ; je ne m'éloignai de lui qu'après la fatale convention par laquelle ce prince trop faible livra une escadre et trente places fortes. Si j'avais occupé une préfecture, si elle se fût trouvée sur l'une des routes de l'île d'Elbe à Paris, Napoléon, qui m'a chargé, il y a peu de jours, d'acquitter pour lui la dette de l'honneur et de la reconnaissance, Napoléon me connaît trop bien pour ne pas s'être attendu que, plein de regrets, j'aurais su cependant remplir mon devoir. »

Je sortis, à ces mots, qui furent dénoncés à l'empereur : « Ladoucette a raison, dit-il ; j'estime sa loyauté. » Aussi, connaissant mon dévouement pour ma patrie, il m'accorda pendant les cent-jours la plus entière confiance.

J.-C.-F. LADoucETTE.



LE RETOUR DU JEUNE CRÉOLE¹.



Par une belle matinée du mois d'août, il y a de cela quelques années, un beau navire de France entra à pleines voiles dans le sentier que tant de

¹ Nous avons donné dans le volume précédent le Créole à Paris : il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de voir le Parisien redevenu Créole.

navires ont frayé entre les charmantes petites îles qui sont comme les sentinelles et les gardes avancées de leur reine et de la reine des mers orientales, l'île Maurice. Il y avait grande fête à bord, car la plupart des passagers étaient de jeunes créoles qui revenaient visiter leur pays et leurs familles après dix ans d'absence, passés à Paris, pour leur éducation, dans les cafés, les bals masqués et les salles d'armes. Tous réunis sur le pont, ils vidaient les dernières bouteilles de vin de Champagne dont le capitaine, très-bon convive et habile spéculateur, avait approvisionné sa cambuse : c'était à peine si, dans leur ardeur à saluer ainsi à leur manière le pays de leur naissance, ils accordaient de temps en temps un regard au magnifique tableau qui commençait à se dérouler devant eux.

A gauche, l'île aux Serpens, cette première vedette, qui semble là postée pour indiquer la route aux voyageurs vers la principale terre, dont ils cherchent les havres sauveurs et dont ils ont déjà vu, du même côté, les sommets nuageux, les flancs verdoyans et la base resplendissante d'écume; un peu plus loin, toujours à gauche, l'île Ronde, le second jalon, la seconde borne milliaire sur le chemin du Port-Louis, l'île Ronde qu'on prendrait pour un fragment de prairie découpé avec des ciseaux et dérivé paisi-

blement de la plaine des Pamplémousses vers la haute mer; puis, à droite, comme pour enfermer les navires dans une lice, l'île Plate, non moins verte, et qui, baignée de plus près et plus intimement pénétrée des eaux qui jouent autour d'elle, a l'air d'une autre Délos flottant incertaine à la surface de l'Océan; enfin, et à gauche de nouveau, le Coin de Mire, ce bastion naturel sous la menace duquel il faut passer, ce dernier cap à doubler, avant de toucher au but d'un voyage de plusieurs mille lieues.

Spectacle ravissant, dont les marins jouissent toujours avec un nouveau plaisir; car ce sont des gens simples et vrais et naturellement joyeux, qui n'ont guère vu les pompes des grandes villes européennes et gardent en eux-mêmes des trésors d'enthousiasme pour les riches ouvrages auxquels Dieu seul a mis la main. Les créoles, passagers de la *Bonite*, admiraient bien aussi tout cela par saillies; mais un sentiment d'inquiétude et de vague tristesse venait les saisir: tout cela, c'était leur pays; mais ils l'avaient quitté dès l'enfance, avant l'âge de raison, ce qui s'appelle, dans le langage des matelots, *mettre à la voile en temps de brume*. Ils n'y pouvaient donc rien reconnaître: y pourraient-ils beaucoup aimer? Une famille les y attendait, presque inconnue, presque oubliée, qui sans doute n'aurait plus le

pouvoir de leur donner des habitudes nouvelles et de leur imposer la vie étrange des colonies. Car c'est là encore un des malheurs de la civilisation bâtarde des colonies, que les lumières de l'Europe y sont jugées nécessaires et qu'il faut les aller chercher en Europe : c'est pourquoi le fils se sépare du père avant le moment fixé ailleurs pour la dispersion des familles humaines, et le père et son fils deviennent l'un pour l'autre des étrangers vivant sous des cieux différens.

Il y eut néanmoins, dès que la *Bonite* fut mouillée dans les eaux paisibles du Port-Louis, des scènes assez touchantes de reconnaissance. Presque tous les créoles avaient prévenu leurs familles de leur arrivée; et depuis quelque temps on ne signalait pas une voile au vent de l'île, sans qu'un certain nombre de vieux colons, toujours les mêmes et toujours pleins d'espoir, accourussent au bord de la mer avec des lunettes marines aussi longues pour le moins que des coulevrines. Cette fois, ils avaient lieu d'être satisfaits; ils revoyaient leurs *garçons* bien grands, parfaitement élevés en apparence et habillés par des tailleurs parisiens de la façon la plus ridicule et la moins convenable à la température chaude des tropiques.

Au milieu des embrassemens et des exclamations de l'amour paternel, un seul des créoles

nouveaux venus restait inoccupé et solitaire : c'est qu'il n'avait, lui, prévenu personne de son arrivée prochaine. Un jour, en France, visitant un port de mer, le désir l'avait pris de revoir son vieux père et son pays natal; il avait cédé à ce désir comme il cédait d'ordinaire à toutes ses fantaisies et même à ses passions; il avait sur-le-champ arrêté son passage sur la *Bonite*, qui appareilla huit jours après. Voilà comment il se trouvait sur le quai du Port-Louis, rêvant aux moyens de découvrir la demeure paternelle; c'était pour lui un véritable voyage de découverte.

Un de ses compagnons, le dernier qui restait sur le quai, remarqua son embarras et ne put s'empêcher d'en rire :

— Eh bien ! mon cher Albert, lui cria-t-il en s'éloignant, vous n'avez pas encore trouvé votre père ? S'il vous en tombe un du ciel, vous m'en ferez part, je vous prie.

— Quel est ce jeune homme ? demanda le vieux colon qui emmenait avec lui son fils en triomphe.

— Il se nomme Albert Gombaut et cherche son père, comme vous voyez, à travers l'Océan : oh ! c'est un autre Télémaque.

— Gombaut ! dit le vieillard : je ne connais qu'un seul Gombaut à l'île Maurice ; c'est celui

qui demeure de l'autre côté de la Grande-Rivière, tout au bord de la Grande-Baie.

— La Grande-Rivière ! dit Albert ; ce doit être cela précisément. Au reste nous verrons bien. Est-ce loin, monsieur, je vous prie ?

— Eh mais ! il y a bien pour une demi-heure de chemin, à marcher comme un noir de palanquin.

— Combien cela fait-il en lieues, s'il vous plaît, monsieur ?

— Eh mais ! une bonne petite lieue.

— Et par où prendrai-je ?

— Par où ?.... Eh mais ! vous n'avez qu'à suivre... Ici le vieux colon s'interrompt, et, après avoir réfléchi un moment, comme il était ce jour-là en veine de générosité, il appela un noir de sa suite.

— Joli-Nom (c'était, ne vous déplaît, le nom auquel ce noir avait appris à répondre), tu vas conduire ce jeune monsieur blanc à la Grande-Rivière, chez monsieur Gombaut. Tu connais ça qui est monsieur Gombaut ?

— Ah ! s'écria le noir, avec un sourire particulier et un mouvement des épaules qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée, qu'est-ce que vous dites, mon maître ? Si moi, je connais ça qui est monsieur Gombaut ! Puisque j'ai eu pour ma camarade une négresse à lui-même.

Il faut savoir que la camarade d'un esclave, c'est sa femme, sa maîtresse, sa ménagère, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit celle qui lui fait la soupe. Les plus vieilles sont les meilleures, disent les nègres, parce qu'elles font mieux la soupe.

Joli-Nom se posait déjà avec l'importance d'un noir qui va servir de guide à un blanc, c'est-à-dire le mener à sa guise, marcher devant lui, être presque son maître pendant une demi-heure. Mais une esclave, nommée Fanny, lui ravit ce privilège. Elle avait écouté toute l'explication précédente, et elle se présenta comme négresse de M. Gombaut : on admira le hasard qui l'avait conduite à point nommé sur le port, car on pensa que c'était le hasard, et naturellement elle obtint la préférence pour guider le nouveau débarqué à la case paternelle.

Elle se mit à marcher en silence à côté de lui, pleine de joie, mais n'osant rien témoigner de sa joie à son jeune maître et attendant qu'il voulût bien l'interroger. Un observateur plus attentif ou plus intéressé qu'Albert aurait pu voir, dans l'attitude et la physionomie de la négresse, bien autre chose que la déférence ordinaire d'une esclave : par malheur, Albert n'était pas fat ; et, l'eût-il été, ses yeux n'étaient pas encore apprivoisés à la couleur d'ébène des beau-

tés africaines. Il se méprit donc sur le motif qui tenait la belle et noire Fanny silencieuse, et comme il s'était promis en France d'être un bon blanc aux colonies, ce que nous appelons être *bon prince* (je ne connais pas de synonymie plus parfaite), il entama ainsi l'entretien avec beaucoup de bienveillance et assez de dignité, vraiment, pour un nouveau venu :

— Pardieu ! mademoiselle Fanny, tu as là un nom tout-à-fait d'Europe ; rien que le nom, mais c'est toujours quelque chose. Mon père a bien fait d'envoyer un nom pareil au-devant de moi ; je vois que le digne père veut m'acclimater : je te sais gré, Fanny, de ne pas t'appeler, comme toutes les autres, Diane, Toile-à-Voile, la Grande-Chaloupe, ou bien Iphigénie.

— Ce n'est pas M. Gombaut, dit la négresse en riant aux éclats, ce n'est pas lui, oh ! non pas, qui a envoyé Fanny au-devant de vous, monsieur Albert. Comment voulez-vous ? vous n'avez pas écrit.

— Il est vrai : mais tu ne me dis toujours pas qui t'a envoyée sur le port. Quel hasard.... ?

— Oh ! le hasard ? moi, je ne connais pas cela, le hasard. C'est moi-même, monsieur Albert, moi-même et mon camarade L'Artimon, qui avons dit : « Notre petit maître reviendra un jour sans avoir écrit ; il faut que nous al-

lions toujours au Port-Louis pour chaque navire qui sera annoncé sur la montagne des signaux ; il faut que nos amenions son garçon à M. Gombaut qui fera une grande fête à lui et à nous. Voilà comment.

— Tu connais donc bien L'Artimon ?

— J'ai dit que c'est lui qui est mon camarade.

En effet, la belle négresse Fanny était depuis quelque temps mariée, par convention amiable et éminemment dissoluble, selon l'usage des noirs, avec L'Artimon, l'esclave privilégié de M. Gombaut.

L'histoire de ce nègre n'est pas sans quelque intérêt. Transporté de la côte d'Afrique à l'île de France dès l'âge de sept ans, il avait montré tout d'abord une vocation décidée pour tous les travaux qui tiennent à la marine : il appartenait à une caste de ces noirs pêcheurs, si habiles à façonner, si intrépides à diriger leurs longues et frêles pirogues. M. Gombaut l'acheta, lui fit apprendre un peu de construction navale chez le moins ignorant des prétendus ingénieurs de la colonie, et lui donna, dans une intention de favorables auspices, le nom de L'Artimon, celui du mât le plus noble d'un navire.

L'Artimon excella bientôt à construire ces légères embarcations qui servent à la pêche, ou

aux promenades fashionables sur les côtes, ou aux communications des navires entre eux et avec la terre : ce fut une véritable fortune, tout imprévue, pour M. Gombaut, vieux militaire retiré du service sans état et presque sans ressource, qui dès-lors prit une patente de constructeur naval et devint en quelque sorte le contre-maître de son esclave. Au reste, ceci est un usage consacré dans le régime colonial ; un blanc est souvent de la profession de son nègre le plus industrieux, c'est le moyen d'utiliser plus sûrement ses labeurs : aussi nous avons vu à Maurice des licenciés en droit transformés en maréchaux-ferrans, et des chirurgiens de la faculté de Paris nullement surpris d'avoir à surveiller l'équarrissage d'une pièce de bois.

Il faut dire que le sieur Gombaut, un des plus honnêtes colons que j'aie connus, avait de grandes attentions et presque des égards pour le nègre dont le talent était sa principale fortune. L'Artimon avait sa part de tous les mets de sa table, L'Artimon avait du vin tous les jours, faveur inouïe pour un esclave ; et nous ajouterons que L'Artimon ne s'enivrait jamais, chose encore bien plus inouïe. En outre, comme L'Artimon avait la tête trop dure, ou trop frisée, selon sa propre expression, pour qu'on songeât à lui apprendre quelque chose en dehors de son mé-

tier, on apprenait à lire du moins à son fils, avec grand mystère et en violation de tous les réglemens coloniaux. Enfin, quand L'Artimon se passionnait pour quelque négresse au dehors, lui qui n'avait d'autre défaut, si c'est un défaut, que d'être merveilleusement porté à l'amour, on ne tardait pas à faire pour lui l'acquisition de la négresse qui lui faisait perdre le repos et surtout perdre son temps, ce capital si précieux pour son maître : c'était prudence et sage calcul de lui amener ainsi sa passion à côté de son travail ; un bon maître, s'il raisonne bien, n'agit pas autrement envers un bon nègre. C'est de cette manière que Fanny était entrée, depuis deux années, dans la maison de M. Gombaut.

Pendant le temps que j'ai mis à donner au lecteur ces renseignemens nécessaires, toute conversation a cessé entre Fanny et son jeune maître. Celui-ci, vivement ému à chaque pas qui le rapprochait du toit paternel, ne songeait plus à interroger la négresse ; et la négresse l'observait à la dérobée, puis elle jetait un coup d'œil sur une assez large boîte en coco des Seychelles qu'elle portait à la main et qu'elle essayait de tenir cachée dans les plis d'un beau mouchoir de Paliacate. Un moment le jeune homme sortit de sa rêverie et aperçut ce manège :

— Que regardes-tu ? dit-il un peu étonné.

Est-ce que tu aurais mon signalement dans ton mouchoir? Voyons cela.

Fanny, se voyant surprise, rougit beaucoup. Elle rougit! ce mot peut paraître une métaphore un peu hardie à ceux qui n'ont jamais vu comment la honte ou l'embarras colore d'une teinte indéfinissable la noirceur transparente d'une belle peau africaine; mais le mot demeure exact, tant qu'on n'aura pas imaginé une langue d'une certaine couleur pour rendre les sentimens et les passions des nègres. Fanny se remit bientôt, et comme Albert insistait :

— C'est votre figure, mon maître, dit-elle, que L'Artimon m'a donnée dans un coco-Seychelles.

— Et qui a donné ma figure à L'Artimon?

— Vous, cela même, mon maître. C'est vous qui l'avez envoyée de France à M. Gombaut, qui demandait cela pour mon camarade.

Ici le jeune créole se souvint de s'être fait représenter par un barbouilleur de France dans une médiocre, mais ressemblante miniature, et d'avoir, sur la demande de l'esclave favori de son père, expédié pour Maurice cette espèce de couvercle de tabatière : c'était un envoi d'art qu'il avait facilement oublié. Mais il n'en avait pas été ainsi de L'Artimon. Ce bon noir, qui avait dix ans de plus que son jeune maître et

l'avait porté enfant dans ses bras, s'était trouvé heureux et fier d'avoir son portrait; il le gardait comme une amulette, il l'avait encadré dans une tabatière de coco des Seychelles, qu'il chargeait sans cesse de nouveaux ornemens plus ou moins symboliques : des ancres pour figurer la permanence de son affection; des girouettes brisées, pour traduire aux yeux sous une autre forme le même emblème; une boussole, avec deux cœurs, celui de son fils sans doute et le sien, formant l'extrémité de l'aiguille que l'aimant tourne vers le nord, c'est-à-dire, dans la pensée de L'Artimon, vers la France. Que voulez-vous? ces enfantillages étaient une des grandes joies du pauvre nègre, qui avait placé un orgueil et un amour presque paternels sur la tête de son jeune maître, et qui fut entendu plusieurs fois disant aux noirs du dehors, dans des querelles d'amour-propre : « Attendez, vous autres, attendez que vienne ce beau jeune monsieur blanc qui est le fils de monsieur Gombaut. Vous ne savez donc pas, imbéciles! que nous avons notre garçon là-bas même, dans la grande France, pour mieux apprendre toutes sortes de choses. Il s'en va revenir bientôt, notre garçon, va! Et puis, c'est moi qui vais marcher droit, sans regarder personne, ni Mozambiques, ni Malgaches, ni Cafres, enfin, j'ai dit,

personne ! Et c'est monsieur Gombaut qui va finir de redresser son vieux corps, va !

Pendant qu'Albert examinait le bizarre encadrement de son portrait, Fanny continua ses explications avec l'empressement d'une femme qui craint d'avoir trop montré le fond de sa pensée, ou qui veut, en ayant l'air de la déguiser, la mieux faire connaître. Choisissez, de ces deux hypothèses, laquelle est ici la plus vraie.

— C'est mon camarade, ajouta-t-elle en venant enfin à la question après un long bavardage, c'est L'Artimon qui m'a prêté aujourd'hui le coco-Seychelles. Il fallait bien, maître : sans cela, qui donc aurait pu reconnaître M. Albert dans tous ces *gros-bonnets* de la Bonite ?

— Très-bien, répondit Albert ; je comprends à merveille que tu ne sois pas tombée amoureuse de moi sur ma peinture. Et puis, ajouta-t-il à voix basse et comme se parlant à lui-même, à quoi bon ?

A ce mot, il fut bien visible, même pour Al-

Il faut savoir que l'on donne le nom de *gros-bonnets*, dans les colonies, à tous les nouveaux venus d'Europe, qui sont aisément reconnaissables à la coupe de leur habit, à leur démarche embarrassée et surtout au balancement continu de leur corps à droite et à gauche, comme s'ils suivaient encore le roulis d'un navire.

bert, que le visage de Fanny se couvrait d'une forte rougeur. Il fut fâché d'avoir été entendu et compris ; mais Fanny ne lui parut guère plus supportable parce qu'elle avait rougi : cette femme était à ses yeux comme serait la laideur qui a conscience et honte d'elle-même. Combien il se trompait !

L'orgueilleuse et vraiment belle négresse boudait encore, lorsqu'elle se trouva, sans y songer, au milieu du chantier de M. Gombaut ; elle ne put donc annoncer l'arrivée du jeune créole. Mais L'Artimon le reconnut à sa tournure de nouveau débarqué, à sa démarche gênée dans ses lourds habits européens, et aussi à son visage parfaitement reproduit dans le portrait du coco-Seychelles. Il n'eut d'abord que la force de crier : — C'est Monsieur Albert !

Tout le monde accourut, maître et esclaves. Alors, tandis que le père et son fils s'embrassaient dans une étreinte convulsive, après s'être devinés plutôt que reconnus, L'Artimon recouvra toute sa présence d'esprit et avec elle une folle joie : il dansait, il chantait, il riait, et, voyant tous les autres esclaves, ses ouvriers, qui considéraient, muets et immobiles, cette scène imprévue de reconnaissance, il les poussait rudement, les frappait même, pour les exciter à se réjouir d'une bienvenue qu'ils concevaient à

peine, n'ayant pas les mêmes motifs d'enthousiasme. Enfin il s'enivra de son bonheur, au point d'oser dire de sa propre autorité : — La journée est finie !

Les noirs, cette fois, sortirent de leur stupide inaction pour applaudir, et M. Gombaut remercia L'Artimon d'avoir empiété sur l'attribution la plus sacrée de la souveraineté coloniale, celle de donner un peu de repos aux nègres.

Il s'agit bientôt d'affecter un noir au service d'Albert. Ce fut L'Artimon qui se présenta : on lui prouva qu'il ne pouvait ainsi déroger jusqu'aux fonctions domestiques, lui, un chef d'atelier dont le temps était si précieux. Il voulut du moins ne céder ce plaisir qu'à son fils Fanchin et à sa femme. Celle-ci entra donc en possession du ménage d'Albert, à qui un pavillon isolé fut assigné pour demeure, à l'une des extrémités de la cour du chantier.

Tout alla bien, pendant une semaine, pour L'Artimon comme pour tout le monde ; mais enfin, lorsque sa première ivresse fut un peu dissipée, il crut voir que sa femme employait beaucoup de temps, chaque matin, à préparer les vêtements d'Albert, à remettre en ordre son appartement, et que néanmoins elle se trouvait toujours avoir oublié je ne sais quelles choses qui la forçaient d'y rentrer vingt fois dans la jour-

née ; il se mit en tête que son fils Fanchin, enfant de douze ans, qui remplissait l'office de *groom* auprès de M. Albert, était bien souvent expédié au-dehors et n'aidait presque jamais Fanny dans les soins de l'intérieur. Ce ne fut pas tout : il observa que Fanny, dans les intervalles qu'elle passait hors du pavillon, avait constamment sous les yeux le coco-Seychelles, et s'était même depuis quelque temps donné l'habitude factice du tabac en poudre, afin d'avoir un prétexte de garder la précieuse tabatière. Il voulut la lui reprendre et la reprit en effet ; mais ce ne fut pas sans une vive querelle, qui, à leur insu, fut entendue de M. Gombaut.

C'en était fait, le vieux colon apprenait que son esclave favori était jaloux jusqu'à la fureur, et jaloux de son fils ; il apprenait cela de la seule manière qui pouvait le lui révéler, par une plainte qui n'avait osé s'élever jusqu'à lui, et semblait devoir expirer entre L'Artimon et sa femme : car, je vous prie, quel moyen direct de réparation ou de simple doléance peut employer le noir, même le plus favorisé ?

Les inquiétudes de M. Gombaut ne furent d'abord que pour son esclave ; il n'imaginait pour son fils aucun péril de vengeance. Toutefois il jugea convenable de l'avertir du chagrin qu'il causait à L'Artimon, son père nour-

ricier en quelque sorte, le premier soutien de son enfance, le compagnon de ses premiers jeux.

— Sais-tu que je crois Fanny décidément amoureuse de toi, monsieur l'Européen, monsieur le beau *béquet*? dit-il en riant.

Albert, à cette interpellation inattendue, fut décontenancé, quoiqu'il ne se sentît pas encore coupable; mais c'est que déjà il commençait à trouver Fanny beaucoup moins laide. Les soupçons de L'Artimon, qui venait souvent l'épier jusque dans son appartement, ne contribuèrent pas peu à lui ouvrir les yeux sur le mérite de cette belle négresse. L'avertissement qu'il recevait maintenant de son père, à si bonne intention, allait faire le reste. C'est pourquoi il n'en fit que mieux, comme auparavant, le dédaigneux.

— Vous plaisantez, répliqua-t-il. Cette pauvre fille ne songe pas plus à moi, j'espère, que moi-même je ne songe à elle.

— On voit bien que tu es un nouveau débarqué. Tu ne penseras pas toujours ainsi : le bois d'ébène a son prix; et, si ce n'était pas madame L'Artimon, que je dois honorer et respecter, ajouta-t-il, moi-même..... Enfin il suffit, et tâche de m'imiter.

— Je l'honore et la respecte infiniment, je

vous jure, et cela ne m'est pas plus difficile qu'à vous.

— Tant mieux! Tu ne seras donc pas fâché que, pour rassurer L'Artimon, Fanny cesse, dès aujourd'hui, tout service auprès de ton auguste personne.

— Vous êtes parfaitement le maître, répartit le jeune homme assez contrarié.

Le vieux colon n'eut pas l'air d'apercevoir ce mouvement, et la chose demeura ainsi arrêtée.

L'Artimon eut plusieurs jours de calme et de sécurité; il mit sur le chantier deux chaloupes, et M. Gombaut s'applaudissait de l'habile manœuvre par laquelle il venait de remettre lui-même si heureusement, à ce qu'il croyait, toutes les choses en ordre.

Cependant il arriva plusieurs fois que Fanny, pour s'acquitter des devoirs qui lui restèrent imposés dans le service commun de la maison, fut amenée naturellement à entrer chez Albert, à lui adresser la parole tout au moins, à sortir quand il était lui-même à se promener en ville. Ces nécessités et ces hasards, où le calcul n'entraît encore pour rien, éveillèrent de nouveau les soupçons du malheureux esclave; et souvent Albert eut l'ennui de le voir, ou entrer jusque dans sa chambre sous vingt prétextes absurdes, ou rôder autour de lui pour saisir quelques